Zeitschrift: Colloquium Helveticum : cahiers suisses de littérature générale et comparée = Schweizer Hefte für allgemeine und vergleichende Literaturwissenschaft = quaderni svizzeri di letteratura generale e comparata

Herausgeber: Association suisse de littérature générale et comparée

Band: - (2010)

Heft: 41: Autoritäre Moderne = Autorité et modernité = Authority and modernity

Artikel: Paul Valéry : de la crise à l'autorité de l'esprit

Autor: Vogel, Christina

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1006370

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Christina Vogel

Paul Valéry

De la crise à l'autorité de l'esprit

La première lettre de l'essai "La Crise de l'Esprit", qui s'ouvre sur la célèbre phrase "Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles", a d'abord paru en anglais dans la revue londonienne *The Athenaeum*.[1] Au printemps 1919, quand Paul Valéry s'adresse au public d'Outre-Manche et affirme "We civilizations now know that we are mortal", il n'est pas encore très connu. En publiant, deux ans auparavant, le poème "La Jeune Parque", il vient tout juste de rompre son apparent "silence", mais ne jouit ni de la réputation ni de l'autorité dont il se verra rapidement investi durant les années 20.[2]

Au lendemain de la Grande Guerre, Valéry constate une crise intellectuelle plus profonde que la crise observée dans les domaines économique ou politique et qui lui semble concerner l'Europe dans son ensemble, et non pas seulement les nations particulières. Rétrospectivement, en 1934, il considérera sa propre phrase comme une "sorte de photographie"[3] arrêtée sur un état d'esprit appelé 'moderne'[4] et jugé atteint d'une maladie grave: celle de l'égalisation des styles de vie, de l'uniformisation des mœurs et de l'indifférenciation des formes de pensée.

Certes, le regard porté en 1919 sur le monde est marqué d'un regret mélancolique puisque Valéry place ce qu'il observe sous le signe négatif d'une dégradation générale, d'une perte des valeurs. Et néanmoins, la thèse de Jacques Derrida, selon laquelle la pensée valéryenne, au même titre que celle de Husserl et de Heidegger, serait réactionnaire et se ressourcerait au même fonds intellectuel que

1 Paul Valéry, "La Crise de l'Esprit", in *Œuvres* I, édition établie et annotée par Jean Hytier, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1957, p. 988–1000. Dans la suite, on se référera à cette édition par le sigle *Œ*, I.

2 Pour ce silence apparent, on consultera la biographie exhaustive que Michel Jarrety a consacrée à Paul Valéry, notamment le deuxième chapitre placé sous le titre "Le repli (1897–1917)"; cf. Michel Jarrety, *Paul Valéry*, Paris, Fayard, 2008.

3 *Œ*, I, p. 1813.

4 *Œ*, I, p. 992.

l'idéologie totalitaire du nazisme, n'est pas défendable. Je partage le point de vue de Laurent Mattiussi qui a démontré de façon convaincante que Valéry et sa pensée résistent à la critique de Derrida en raison de l'idée du *Moi pur*, plus fondamentale que la notion d'esprit.[5] Défini, dans de nombreuses notes des *Cahiers*, comme un principe de résistance, comme une fonction de refus radical ou encore comme la capacité illimitée de s'écarter, de se dégager et de se différencier, le *Moi pur*, nommé parfois *Moi zéro*, protège en effet la pensée valéryenne contre toutes les tentations idéologiques.[6]

Au sortir de la Première Guerre mondiale, rien ne paraît destiner Valéry à jouer "un rôle quasi officiel" qualifié, par son fils François Valéry, de "porte-parole de la culture française".[7] Rien n'annonce sa participation active aux travaux de l'Institut International de Coopération intellectuelle de la Société des Nations. Rien, enfin, ne permet de prévoir qu'en 1930, il sera l'auteur d'un rapport placé sous le titre *Société des Nations et Société des Esprits* dans lequel il écrit cette phrase programmatique appelée à devenir un axiome souvent cité: "une *Société des Esprits* est la condition d'une *Société des Nations*".[8] Comment expliquer que celui qui, en 1919, n'a pas encore de grande notoriété (son œuvre publiée est à cette date relativement mince), qui a déclaré *La Crise de l'Esprit*, que son ami André Lebey[9] juge sévèrement à cause de son manque d'engagement politique et dont la notion de *Moi pur* semble élaborée dans le but d'opérer le désengagement permanent et le rejet de toute attitude doctrinaire, réussit à se faire écouter grâce à sa renommée, nationale et internationale, lutte en faveur d'une "Société des Esprits" et s'engage au sein de la Société des Nations dont il va bientôt présider le Comité Permanent des Lettres et des Arts, le-

5 Voir Laurent Mattiussi, "Le Moi intempestif: Valéry après Derrida", in *Paul Valéry, "Regards" sur l'Histoire*, études réunies par Robert Pickering, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2008, p. 233–243.

6 Cf. aussi Christina Vogel, *Les "Cahiers" de Paul Valéry*, Paris, L'Harmattan, 1997.

7 Cf. François Valéry, "Paul Valéry et la politique", in Paul Valéry, *Les Principes d'an-archie pure et appliquée*, Paris, Gallimard, 1984, p. 191–192.

8 Ce rapport, écrit en juillet 1930 pour la Commission Internationale de Coopération Intellectuelle fut publié, en septembre 1930, dans *L'Europe nouvelle*; il est reproduit in Paul Valéry, *Vues*, Paris, La Table Ronde, 1948, p. 73–75. C'est Valéry qui souligne.

9 Voir la passionnante correspondance des deux amis: *Paul Valéry – André Lebey. Au miroir de l'histoire* (choix de lettres 1895–1938), édition établie, annotée et présentée par Micheline Hontebeyrie, Paris, Gallimard, 2004.

quel se réunit pour la première fois en 1931 et compte vingt membres parmi lesquels Salvador de Madariaga, Gilbert Murray, Henri Focillon, Béla Bartók et Thomas Mann?[10]

Le contraste entre le Valéry de 1919 et celui de 1930 peut surprendre et conduire à considérer l'année 1930 comme un moment charnière.[11] Or le changement apparemment profond de la posture valéryenne nous semble le résultat de diverses évolutions qui commencent à se manifester dès le début des années 20. J'aimerais montrer que l'intellectuel solitaire ne s'est pas transformé d'un jour à l'autre en un chantre de l'action solidaire. En vérité, la réorientation devient sensible à partir de 1922 lorsque Valéry se voit obligé, après le décès de son "patron" Édouard Lebey dont il était le secrétaire, de vivre exclusivement de sa plume. Dorénavant, Valéry pourra difficilement éviter les prestations rémunératrices: conférences, inaugurations, préfaces.[12] Il devra accepter, parallèlement à l'écriture privée, des activités publiques, et au lieu de se concentrer sur ses réflexions abstraites, dont les *Cahiers* sont le fidèle témoignage, écrire et faire paraître des œuvres qui lui assurent une célébrité concrète. Par ailleurs, Valéry tisse un réseau de relations très dense dans l'intention de se faire connaître et de trouver des mécènes, des éditeurs ou des amis prêts à lui manifester leur appui pour qu'il puisse satisfaire les besoins matériels de sa famille. Ce sont une véritable offensive de charme et une stratégie de publication qui s'observent après 1918: Valéry est d'accord de réimprimer ses anciens textes – *La Soirée avec Monsieur Teste* ainsi que, augmentée de "Note et digression", *L'Introduction à la méthode de Léonard de Vinci* – et après la publication de *La Jeune Parque* (1917) et de *l'Album de vers anciens* (1920), il se met à composer *Charmes* (1922). Bientôt le public pourra lire ses fameux dialogues *Eupalinos, L'Âme et la danse* (1923) et découvrir *Variété* (1924).[13]

10 Voir à ce sujet la contribution fort instructive de Jean-Marc Houpert, "Völkerbund und Vereinigung des Geistes", in *Forschungen zu Paul Valéry*, 9, Kiel, 1997, p. 49–118.

11 C'est, par exemple, l'interprétation de Jean-Marc Houpert, *op.cit.*, p. 62 et suiv.

12 On consultera à ce sujet l'article de Micheline Hontebeyrie, "Paul Valéry dans le courant de l'Histoire", in *Paul Valéry, "Regards" sur l'Histoire*, études réunies par Robert Pickering, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2008, p. 19–31.

13 Pour plus de détails sur la vie de Valéry, on se référera à Michel Jarrety, *Paul Valéry*, op. cit.

On s'étonnera moins, dès lors, qu'en 1925, Paul Valéry soit élu à l'Académie française sur la chaise d'Anatole France, et qu'un an plus tard, en 1926, il donne des conférences à Berlin, remplissant une mission délicate qu'Albert Einstein, qui a pu l'entendre, qualifie à la fois de "difficile" et de "méritoire".[14] En six ans, Valéry a acquis une réputation qui ne tarde pas à lui conférer une autorité qui dépasse les frontières de la France, mais qui le contraint en même temps à jouer, sur la scène publique, un rôle opposé à son inclination profonde. Tout en réaffirmant régulièrement: "Je me refuse au groupe, à tous les groupements qui ne sont par eux-mêmes que la contradiction de l'intellectuel. Je ne signe pas de manifeste. Je ne fais pas de politique. Pour moi l'intellectuel est toujours un solitaire, dont la fonction [...] est d'accroître le capital des choses de l'esprit ...", Valéry affronte, entre les deux guerres, les multiples obligations qu'il a envers des instances officielles et il accepte de se mettre au service de la Société des Nations, du Centre Universitaire Méditerranéen à Nice, du Collège de France.[15]

Les contradictions qui déchirent sa personne, ballottée entre espace privé et espace public, ne manquent pas de se manifester aussi dans les textes et les discours que Valéry produit à cette époque. Or dans le domaine des idées, il lui importe sinon d'éliminer toutes les difficultés, du moins de chercher à résoudre les conflits les plus aigus. Entre le raisonnement idéal et l'expérience vécue, entre le monde de l'esprit pur et la réalité politique, le fossé s'est creusé à tel point que Valéry se persuade qu'un changement s'impose. L'intellectuel ne pourra plus se limiter à conduire sa réflexion dans la solitude, il lui faudra essayer de s'associer à d'autres intellectuels et tâcher de provoquer dans l'opinion publique un sursaut de conscience afin que tous les acteurs sociaux s'engagent en faveur de la création d'un état d'esprit qui puisse soutenir la paix.

Nous sommes à ce moment crucial, en 1930, lorsque Valéry jette un regard rétrospectif sur ce que la Société des Nations a pu réaliser depuis sa fondation. Son constat est accablant et amer. L'œuvre accomplie par celle-ci en presque dix ans lui paraît insignifiante. Mais ce qui est plus grave à ses yeux: ceux qui devraient se préoccuper par ex-

14 Je m'appuie ici sur Micheline Hontebeyrie, "Paul Valéry dans le courant de l'Histoire", *art. cit.*, p. 27.

15 Je cite d'après François Valéry: "Paul Valéry et la politique", *art. cit.*, p. 188.

cellence "des choses de l'esprit", à savoir les intellectuels, se sont dérobés à cette tâche n'éprouvant même pas le besoin d'agir ensemble. Si en 1919, pénétré de l'idée de crise, Valéry a déploré l'état de l'esprit, il critique maintenant les gens d'esprit. D'après lui, au lieu de se focaliser sur l'esprit en tant qu'objet ou "patient malade" (pour rester dans l'image privilégiée), il faudrait viser les sujets et éveiller, pour commencer, le besoin d'une collaboration intellectuelle. C'est aux notions couplées *demande/réponse*, qui occupent une place centrale dans ses *Cahiers*, que Valéry recourt dans l'analyse de l'actualité qui est la sienne et celle de toute l'Europe au début des années 30. En soulignant dans son rapport:

> Notre coopération n'existe encore que sur le papier et n'existera qu'administrativement, sous la forme mortelle du papier, tant que les intéressés ne s'y intéresseront pas, tant que les esprits n'auront pas été séduits à concevoir la coopération organisée comme réponse au désir essentiel des esprits de comprendre et d'être compris, – au besoin fondamental des intelligences qui est de se compléter dans ce qui leur manque, et de se confirmer dans ce qu'elles possèdent.[16]

Valéry en vient à lancer l'idée programmatique selon laquelle la Société des Nations ne sera vivante et puissante qu'à la condition de se fonder sur une "Société des Esprits". Or la question qui se pose est celle de savoir comment passer d'une "politique de l'esprit" à une "Société des Esprits", comment médiatiser entre l'exigence de l'esprit individuel qui "se sent diminué par l'accord des esprits"[17] et l'appel, apparemment inconciliable, adressé aux gens d'esprit afin qu'ils coordonnent leurs actions et comprennent leur rôle collectif.

Cet exercice difficile, Valéry le tente en se référant à son propre idéal de l'Europe conçue comme un carrefour d'échanges réciproques. C'est dans une conférence donnée à l'Université de Zurich, le 15 novembre 1922, que Valéry a développé cette conception convoquée pour servir de modèle à la coopération intellectuelle dont la nécessité se fait cruellement sentir en 1930. L'Europe idéale est née selon Valéry:

16 Paul Valéry, "Société des Nations et Société des Esprits", in *Vues, op. cit.*, p. 75.
17 Voir la conférence de Paul Valéry "La politique de l'esprit", in *Œ*, I, p. 1029.

> de l'échange de toutes choses spirituelles et matérielles, de la coopération volontaire et involontaire des races, de la concurrence des religions, des systèmes, des intérêts, *sur un territoire très limité* [...].[18]

Et il précise:

> Il faut que notre pensée se développe et il faut qu'elle se conserve. Elle n'avance que par les extrêmes, mais elle ne subsiste que par les moyens. L'ordre extrême, qui est l'automatisme, serait sa perte; le désordre extrême la conduirait encore plus rapidement à l'abîme.[19]

Valéry propose une Europe dont l'identité se construit à partir de ses différences, dont l'unité n'implique nullement la suppression des divergences. Dans tous les domaines – culturel, social, religieux, scientifique ou économique – le développement est interprété comme le produit de la rencontre, voire de la rivalité d'intérêts et de besoins contraires. Valéry combat l'idée d'une unité qui supposerait l'uniformisation des croyances et des savoirs, l'égalisation forcée des aspirations, le nivellement des individus et des classes sociales. L'individuel, le singulier, le particulier, il ne faut point les nier. Tout au contraire: il importe de les protéger, de les comprendre comme une richesse à laquelle l'action collective se ressource, sur la base de laquelle l'Europe arrive à se bâtir. D'autre part, il est vrai que les individus doivent se rencontrer et comprendre qu'ils ont tout intérêt à se compléter, à interagir de façon mutuellement féconde. Valéry se montre convaincu que le "génie européen" est, d'un côté, le produit de trois influences – celles de Rome, du christianisme et de la Grèce[20] – mais qu'il se définit, de l'autre, par cette capacité d'intégrer une multitude de populations et de civilisations hétérogènes.

Transféré dans le domaine de l'esprit, un tel modèle signifie qu'une "Société des Esprits" doit cultiver l'esprit rebelle, fortifier chaque individu de telle manière qu'il soit capable de se garantir contre les tendances de massification, de globalisation et d'aliénation. Cependant, une "Société des Esprits" n'émerge et ne se forme qu'à la condition que les différents esprits, aussi soucieux qu'ils soient de défendre leur liberté et de garder leur attitude contestataire, parviennent

18 Cf. "Note (ou l'Européen)", in *Œ*, I, p. 1005.
19 *Ibid.*, p. 1006.
20 *Ibid.*, p. 1007–1014.

à s'échanger, à s'associer, à se parfaire en s'accordant malgré leurs inévitables désaccords, acceptant de maintenir un dialogue par-delà leurs affaires litigieuses. Créer un espace de rencontre et de dialogue, c'est la tâche à laquelle Valéry s'attelle en assumant la présidence du Comité Permanent des Lettres et des Arts censé inspirer, dans le cadre de la Société des Nations, un nouveau souffle à la coopération intellectuelle. L'enjeu est de taille: si le Comité Permanent des Lettres et des Arts veut éviter que son programme ne reste lettre morte, il est urgent qu'il traduise ses travaux en des actions concrètes.

Dans ce dessein, Valéry suggère, parmi d'autres, l'idée d'établir des "correspondances" entre "les représentants de la haute activité intellectuelle" et d'organiser des "entretiens" réunissant "ceux qui accroissent la vie de l'esprit, en créant des idées, en inventant des formes et des combinaisons de pensées".[21] Dans le souci d'orchestrer l'échange de différents points de vue, de provoquer le débat entre des gens de convictions opposées, Valéry favorise les "entretiens", c'est-à-dire les discussions qui obligent chacun à se confronter avec une pluralité de manières de voir l'homme et le monde. A la place de traités ou d'essais isolés, il lutte pour la libre circulation et la publication des opinions, aussi incompatibles qu'elles paraissent. Et lorsque c'est lui qui dirige les débats, il tente d'éviter les discours parallèles et les postures monologales, forçant les intervenants à écouter autrui et à réagir les uns aux autres.

Cette position, qui est conforme à son modèle d'une Europe où convergent des idées et intérêts concurrents, s'avère problématique, voire contestable, puisque Valéry admet la coexistence de toutes les opinions. Il accepte, au même titre, les prises de parole de ceux qui représentent des pays soumis à une doctrine nationaliste et même totalitaire, et les discours de ceux qui tentent de ne s'assujettir à aucune idéologie. L'idéal de la liberté d'expression et le souci de soutenir la rencontre des croyances les plus diamétralement opposées, conduisent Valéry à respecter aussi bien l'intervention de l'Italien F. Coppola, qui propage des idées fascistes, que celle de Thomas Mann qui souhaite sortir d'une discrétion et d'un respect mutuel qu'il juge trop académiques.

21 Ces propositions font partie de la Résolution générale que le CPLA prend en juillet 1931. Voir l'article cité de Jean-Marc Houpert, "Völkerbund und Vereinigung des Geistes", in *Forschungen zu Paul Valéry*, 9, 1997, p. 67.

Après 1933, il peut en effet paraître délicat et même dangereux de donner la parole à tous les participants d'autant plus que certains ne se soumettent point aux règles du jeu et visent à persuader les interlocuteurs de la supériorité de leur idéologie, au lieu de débattre dans un esprit de tolérance. Contrairement à Thomas Mann, Jules Romains et d'autres, Valéry, qui est convaincu que toutes les actions politiques exploitent "*ce qui est dans l'homme de plus bas dans l'ordre psychique*"[22] et qui connaît les limites de sa marge de manœuvre, veut éviter que les *Entretiens* aient une portée trop politique et s'exposent au risque de se voir interdits. Force nous est d'observer que le contexte des entretiens auxquels il a personnellement assisté – en 1933 à Madrid et à Paris, en 1935 à Nice, en 1936 à Budapest, en 1937 encore à Paris – n'a point été favorable à la réalisation de fructueuses disputes intellectuelles. A l'espoir d'instaurer une "Société des Esprits", apte à concilier des modes de penser divergents, s'est opposée une réalité historique dominée par la lutte pour l'hégémonie du monde. Tout se passe comme si Valéry, attaché aux réunions et aux dialogues, voulait ignorer que les mots échangés restaient impuissants face aux armes qui allaient bientôt parler et faire taire les *Hommes de bonne volonté.*[23]

Toutefois, Valéry n'a pas été naïf, trop doux, voire complice des régimes totalitaires. Notons d'abord que grâce à son autorité, due à l'élection à l'Académie française, à la présidence du PEN-Club français, à son rôle au sein de la SDN et, bien sûr, à ses œuvres publiées, il a inlassablement dénoncé tout abus d'autorité et a tout entrepris pour préserver la liberté d'action et d'esprit. Son autorité, il l'a mise au service d'une vision libérale de l'homme. On observe ensuite que, parfaitement lucide de l'évolution des événements au cours des années 30, Valéry a fait sienne la stratégie discursive du *comme si.* Pessimiste,[24] il a continué à agir *comme si* la confiance dans l'intelligence de l'homme faisait encore sens, *comme si* la foi en la coopération des es-

22 Ces mots, en italique dans le texte, sont extraits d'une lettre que Valéry adresse en 1933 à Salvador de Madariaga et qui fait partie des fameuses "Correspondances" suscitées par la Société des Nations, in *Œ*, I, p. 1145.

23 *Les Hommes de bonne volonté*, c'est le titre de la vaste construction romanesque que Jules Romains a publiée de 1932 à 1946.

24 Parmi les réflexions que Valéry a placées sous le titre *Les Principes d'an-archie pure et appliquée*, conduites entre 1936 et 1938, on trouve cette note: "Je suis 'pessimiste' quant à la culture etc. parce que les solitaires deviennent impossibles." *Op. cit.*, p. 90.

prits devait être opposée aux forces qui, hostiles à l'autonomie de l'esprit, exploitaient les dispositions inférieures de l'homme.[25] Autrement dit: contre le mépris de l'esprit, la méthode du *comme si* dresse un ordre dans lequel la confrontation des idées les plus dissemblables, l'échange des points de vue les plus différents et le respect mutuel des convictions confèrent à l'esprit une autonomie et une autorité sans que celles-ci cessent d'être mises en doute, sans qu'elles se figent jamais. Au lieu de se reposer sur la renommée internationale de ceux qui participent aux entretiens et aux correspondances, Valéry aspire à instaurer un lieu de discours à plusieurs voix où les diverses formes de penser se trouvent continuellement mises à l'épreuve. En se communiquant à d'autres, l'esprit s'oblige à expérimenter les limites de sa souveraineté.

L'action collective du Comité Permanent des Lettres et des Arts est de nature, non pas politique, mais pédagogique et rhétorique. En suscitant la réflexion intellectuelle, elle vise à défendre l'individu contre les tendances d'unification. Ce qu'il appelle "l'*identification* par masses"[26] apparaît à Valéry comme l'un des plus grands dangers pour l'homme moderne et il tente de le contrebalancer par une maïeutique basée sur des paroles échangées de vive voix. Les discussions où il intervient, les conférences qu'il donne devant des auditoires variés, les correspondances qu'il fait paraître ont un seul et même but: préserver la forme polyphonique d'un discours qui résiste à tout enfermement monologique. Même lorsqu'ils sont publiés, les entretiens gardent des signes d'oralité et mettent en scène une instance d'énonciation plurale qui actualise une multitude de rôles censés interagir ensemble. C'est en présence d'autres esprits que Valéry exerce et expose le sien. Il préfère assumer sa fonction d'homme public dans le cadre de relations interpersonnelles et au cours de controverses dont ni le développement ni le résultat ne sont connus d'avance.

Pendant que les notes des *Cahiers*, écrites dans la sphère privée, montrent un Valéry attaché au *Moi pur*, à un principe de négation et de désengagement, les communications qu'il accepte de faire dans la sphère publique témoignent d'un infatigable engagement intellectuel et pédagogique. La notion du *Moi pur* n'est pas seule à garantir Valéry

25 Sur ce sujet, voir aussi mon étude "L'Histoire: 'sous le signe SI'", in *Paul Valéry, "Regards" sur l'Histoire*, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2008, p. 317–325.

26 Paul Valéry, "Les Principes d'an-archie pure et appliquée", *op. cit.*, p. 90.

contre d'éventuels penchants réactionnaires – comme Laurent Mattiussi l'a souligné à juste titre – c'est encore le statut interactionnel de ses discours qui l'empêche de prêcher sur un mode autoritaire. L'unique autorité dont il se réclame est celle d'un esprit qui se fait respecter par d'autres esprits désireux de coopérer en vue de défendre l'esprit européen. Rien d'étonnant dès lors que les entretiens, les correspondances, les conférences, ultérieurement publiés, se caractérisent par un nombre élevé d'embrayeurs qui renvoient à leurs situations spécifiques d'énonciation. Les interlocuteurs et les auditeurs supposés co-présents sont autorisés à juger la parole qu'ils écoutent. Ainsi l'esprit, défini par Valéry comme une *puissance de transformation,*[27] se vit sur le mode d'une souveraineté partagée, mise en mouvement par les gens d'esprit qui veulent collaborer. La vie mentale est inséparable de la médiation entre le penseur solitaire et tous ceux qui, solidaires les uns avec les autres, éprouvent le besoin de fonder la "Société des Esprits". Dans cette attitude, la pensée de Valéry dévoile indirectement son scepticisme à l'égard de la démocratie et sa croyance en la responsabilité qu'il incombe à l'"aristo-cratie"[28] intellectuelle d'assumer pour protéger, organiser et étendre les pouvoirs de l'esprit.[29]

Si l'idée du *Moi pur* a porté Valéry à s'absenter de l'Histoire, les multiples autres *moi* dont il se savait constitué – le concept du *homo multiplex* est omniprésent chez lui – l'ont conduit à répondre présent à l'appel des événements dramatiques de son temps. Il n'est pas resté un spectateur passif et s'est conformé à la maxime qu'on trouve sous sa plume, en juillet 1918, dans une lettre à André Lebey: "Agir pour ne pas être agi".[30] Il nous paraît conséquent qu'il ait essayé, entre 1936 et 1945, une modalité de présence encore inexplorée: celle de la radio. Les allocutions radiophoniques lui ont permis une diffusion de

27 *Œ*, I, p. 1022.

28 J'emprunte ce terme, écrit exprès avec un trait d'union, à une des notes des *Cahiers* de Paul Valéry; voir *Cahiers*, éd. Judith Robinson-Valéry, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t. II, 1974, p. 1469.

29 François Valéry cite une remarque qui éclaire la position de son père: la démocratie "n'a de sens non absurde que celui de formation continuelle d'une aristocratie", in Paul Valéry, "Les Principes d'an-archie pure et appliquée", *op. cit.*, p. 204.

30 *Paul Valéry – André Lebey. Au miroir de l'histoire* (choix de lettres 1895–1938), édition établie, annotée et présentée par Micheline Hontebeyrie, Paris, Gallimard, 2004, p. 345.

ses idées jusqu'alors inconnue. Cependant, Valéry pressentait fort bien qu'il ne pourrait ni prévoir ni contrôler la portée de sa voix et que, contrairement à l'expérience des entretiens, cette nouvelle forme de médialité échappait complètement à l'autorité de son esprit.[31]

31 Cf. Jane Blevins, "Paul Valéry, Allocutions radiophoniques diffusées entre 1936 et 1945", *La Nouvelle Revue Française*, nº 579, oct. 2006, p. 341–344.

Abstract

Wer kennt ihn nicht, den berühmt gewordenen Auftakt von Paul Valérys Essay *Die Krise des Geistes* (1919): "Wir Kulturvölker, wir wissen jetzt, dass wir sterblich sind." Dieser Beitrag zeigt, dass Valéry trotz seiner skeptischen Haltung gegenüber Politik und Geschichtswissenschaft, trotz seiner Vorliebe für die abstrakte Reflexion – wovon seine *Cahiers/Hefte* und der Begriff des *Moi pur* zeugen – die Herausforderungen seiner Zeit annahm und seine schnell erworbene Autorität in den Dienst des Völkerbundes stellte. Als Präsident von dessen "Comité Permanent des Lettres et des Arts" engagierte sich Valéry für eine aus dem Geist respektvoller Verständigung entwickelte "Société des Esprits". Die in den 30iger Jahren organisierten "Entretiens" und "Correspondances" sollten den Austausch unterschiedlicher Wahrnehmungen und Weltanschauungen, den Dialog zwischen vermeintlich unvereinbaren Wertordnungen fördern. Valéry lud die geistige Elite Europas ein, den Völkern eine sich stets in Frage stellende Denkbewegung vorzuleben. Gegen hegemoniale Machtansprüche und totalitäre Systeme galt es, eine intellektuelle Vielstimmigkeit zu verteidigen. Obschon Pessimist, tat Valéry so, als ob es Sinn machte, ungeachtet ideologischer Gegensätze mit- und gegeneinander zu debattieren.